

et leurs généalogies. Hérodote l'avoue lui-même : « Je pense ,  
« dit-il , qu'Hésiode et Homère m'ont précédé de quatre cents  
« ans , tout au plus ; ce sont eux qui ont appris aux Grecs l'o-  
« rigine de leurs dieux , qui leur ont donné leurs noms , assi-  
« gné leur rang , désigné les arts auxquels ils président , dé-  
« terminé leurs formes et leurs figures. »

Quant aux statues , elles furent entièrement inconnues , tant  
que la plastique , la peinture , la sculpture furent ignorées ,  
jusqu'à ce qu'enfin parurent Saurius de Samos , Craton de Si-  
cyone , et Coré , jeune fille de Corinthe. Car Saurius inventa le  
dessin , en traçant au soleil l'ombre d'un cheval ; Craton , la  
peinture , en imprimant sur une tablette blanche les diverses  
teintes de l'homme et de la femme ; et Coré , enfin , la corop-  
lastique. Cette dernière , éprise d'amour pour un jeune homme ,  
traça , pendant qu'il dormait , son ombre sur un mur ; et son  
père , charmé de voir une ressemblance si parfaite , découpa le  
dessin et le remplit d'argile ( car il était potier ). On conserve  
encore aujourd'hui à Corinthe cette effigie. Après eux , Dédale  
et Théodore de Milet inventèrent la plastique et la sculpture.  
L'époque de la première apparition des images et des simu-  
lacs est donc si rapprochée de nous , que nous pourrions in-  
diquer l'auteur de chaque dieu. En effet , on doit à Endyus ,  
disciple de Dédale , la statue d'Arthémise d'Éphèse , celle de Mi-  
nerve , ou Athène , ou mieux encore Athèle ( car elle est ainsi  
appelée par ceux qui nous ont transmis , sous le voile du mys-  
tère , que sa première statue avait été faite d'un olivier ), et  
celle enfin de Minerve assise. La statue d'Apollon Pythien  
est l'œuvre de Théodore et de Télécle ; celles d'Apollon de Délos  
et d'Arthémise sont l'ouvrage d'Idutée et d'Augélion. Junon ,  
adorée à Samos et à Argos , est de la main de Smilide ; Phidias  
a fait les autres statues de ces deux villes. La Vénus prostituée  
de Cnide est l'ouvrage de Praxitèle. En un mot , il n'est aucun  
de ces simulacres qui n'ait été fait de main d'homme. S'ils  
sont des dieux , pourquoi n'étaient-ils pas dès le commence-  
ment ? Pourquoi sont-ils postérieurs à leurs auteurs ? Pourquoi  
avaient-ils besoin des hommes et du secours de l'art pour

exister ? Ils sont pierre et argile, matière habilement travaillée, et voilà tout.

XVIII. Il est des hommes qui disent qu'à la vérité ce sont des simulacres, mais qu'il existe des dieux dont ces simulacres sont les images, et que les prières qu'on adresse aux statues, et les victimes qu'on leur offre, se rapportent uniquement à ces divinités ; que c'est le seul moyen d'arriver jusqu'à elles (car, dit un poète, il est impossible de voir le Dieu sans voiles et à découvert). Puis, pour prouver la vérité de cette assertion, ils mettent en avant les effets merveilleux qu'on raconte de quelques statues. Examinons donc quelle vertu elles peuvent tirer des noms qu'elles portent.

Grands princes, avant de m'engager dans cette discussion, j'ose vous prier d'écouter favorablement un homme qui n'emploie que le langage de la vérité : je ne me suis point proposé de combattre les idoles, je veux seulement rendre raison de notre foi, en repoussant les colomnies de nos détracteurs. Vous offrez vous-mêmes l'image du royaume céleste : de même que tout vous obéit et respecte également le Père et le Fils, à qui le Ciel a remis les rênes de l'empire (car le cœur du roi est dans la main du Seigneur, a dit l'esprit prophétique), ainsi tout est soumis à Dieu et à son Verbe, c'est-à-dire son Fils inséparable ; je vous prie donc de bien peser ce qui suit : Dès le commencement, dit-on, les dieux n'étaient pas ; mais chacun d'eux est né comme nous naissons nous-mêmes ; tous les poètes sont d'accord sur ce point, Homère l'a dit en ces mots :

« L'Océan est le père des dieux, et Téthys est leur mère. » \*

Orphée, qui le premier leur a trouvé des noms, et le premier a raconté leurs naissances et leurs exploits, Orphée qui passe pour être le plus fidèle interprète des choses divines ; et qu'Homère a suivi et imité dans plusieurs endroits, surtout dans ce qui concerne les dieux ; Orphée, dis-je, les fait aussi naître de l'eau.

« L'Océan, dit-il, est le père de tous les dieux. » Selon lui, l'eau est le principe de toutes choses : de l'eau se forma bientôt le limon, et de leur union naquit un dragon, une tête de lion tenait à son corps, et entre les deux têtes de cet ani-

mal s'élevait celle d'un dieu, appelé Hercule ou Chronus; cet Hercule engendra un œuf d'une grosseur prodigieuse; trop fortement pressé par son père, lorsqu'il était plein, cet œuf se rompit en deux parts: la partie supérieure prit la forme du ciel, et celle d'en bas prit la forme de la terre. Ainsi la déesse appelée la Terre parut avec un corps; le ciel s'unit à elle et engendra trois filles, Clotho, Lachésis et Atropos; il engendra aussi des hommes qui avaient cent mains, tels que Cottys, Gygès, Briarée, et les cyclopes Bronté, Stérope, et Argus, qu'il précipita ensuite chargés de fers dans le Tartare, lorsqu'il eut appris que ces mêmes enfants voulaient le détrôner. C'est pourquoy, irritée de la cruauté de son époux, la Terre enfanta les Titans; de là ces paroles du poëte:

« Alors l'auguste Terre mit au jour des enfants tout divins,  
« qu'on appelle Titans, parce qu'ils se vengèrent contre le  
« Ciel resplendissant d'étoiles. »

XIX. Telle fut l'origine de ces prétendus dieux, et celle de toutes les autres créatures. Mais que faut-il en conclure? C'est que tous ces êtres dont ont fait des dieux ont eu un commencement; dès lors ils ne sont pas des dieux: s'ils sont créés, comme le reconnaissent leurs propres adorateurs, ils ont cessé d'être; car tout ce qui est créé est sujet à la corruption, l'être incréé est le seul éternel. Et ce principe ne m'est point particulier, il est admis aussi par vos philosophes: « Il faut distinguer, disait Platon, entre l'être incréé et éternel, et celui qui étant créé n'a point une existence permanente. » Ce philosophe, parlant en cet endroit des choses qui sont perçues par l'esprit et de celles qui le sont par les sens, enseigne que ce qui est, et ne peut être compris que par l'esprit, n'a pas été créé; tandis qu'au contraire, les choses sensibles, et qui ne sont point par elles-mêmes, ont été créées, puisqu'elles commencent et finissent. C'est par la même raison que les stoiciens prétendent que tout doit être un jour la proie des flammes, pour exister de nouveau; que le monde doit reprendre un nouvel être. Or, si ces philosophes pensent que le monde, malgré les deux causes qu'ils assignent à son existence, dont l'une est active et souve

raine, c'est-à-dire la Providence, l'autre, passive et variable, c'est-à-dire la matière; s'ils pensent que malgré cette Providence, il ne peut se maintenir constamment dans le même état, parce qu'il est créé, comment donc pourraient subsister toujours ces dieux qui n'existent point par eux-mêmes, mais qui ont été créés? Et en quoi sont-ils au-dessus de la matière, ces dieux qu'on dit sortis de l'eau? Mais que dis-je, il n'est même pas vrai que l'eau soit, comme on le pense, le principe de toutes choses : que peuvent produire en effet des éléments simples et homogènes? Car il faut à la matière un ouvrier, et à l'ouvrier de la matière; peut-on exprimer des figures sans matière et sans ouvrier. Et d'ailleurs, il répugne à la raison de faire la matière plus ancienne que Dieu; car la cause efficiente doit toujours précéder et diriger l'effet qu'elle produit.

XX. Si leur absurde théologie se bornait à dire que les dieux ont été créés et sortent de l'eau; après avoir démontré que tout ce qui a reçu l'être est sujet à le perdre, j'arriverais aux accusations qui me restent encore à repousser. Mais voyez jusqu'où ils portent l'extravagance : tantôt ils donnent à leurs dieux des formes et des figures étranges, témoins le dieu Hercule, qu'ils représentent comme un dragon se repliant sur lui-même, et ces géants auxquels ils donnent cent bras; témoin encore la fille que Jupiter eut de Rhéa ou Cérès, et qui avait, outre les yeux naturels, deux autres yeux sur le front, une espèce de bec derrière le cou, et des cornes sur la tête, ensorte que Rhéa, sa mère, épouvantée de ce petit monstre, s'enfuit et ne lui présenta point sa mamelle; c'est pourquoi elle est appelée mystérieusement Athela, c'est-à-dire qui n'a point été allaitée, et communément Proserpine et Coré, distincte cependant de Minerve, appelée aussi Coré, à cause de la prune de ses yeux. Tantôt ils décrivent pompeusement ce qu'ils appellent leurs hauts faits : ceux de Saturne, par exemple, qui mutila son père, le renversa de son char, et se souilla de parricide, en dévorant ses enfants mâles; ceux de Jupiter, qui précipita dans le Tartare son père chargé

de fers, comme Uranus avait précipité ses enfants. Ils racontent de quelle manière il combattit pour l'empire contre les Titans, et poursuivit Rhéa, sa mère, qui avait horreur de s'unir à son fils; comment celle-ci ayant pris la forme de la femelle du dragon, il se changea lui-même en dragon tout aussitôt, et s'unit avec elle au moyen d'un nœud appelé nœud d'Hercule, dont l'image se voit encore dans le caducée de Mercure; comment ensuite ayant aussi violé sa fille Proserpine, sous la même forme de dragon, il en eut un fils appelé Denys ou Bacchus. Quand vos poètes soutiennent de telles absurdités, ne suis-je pas en droit de leur adresser ces paroles? Qu'a donc une pareille histoire d'utile, d'honorable, pour nous faire croire à la divinité de Saturne, de Jupiter, de Coré et de vos autres dieux? Seraient-ce les formes qu'elle donne à leurs corps? Mais, je vous le demande, quel homme de bon sens, ou habitué à réfléchir, pourrait croire qu'un dieu ait engendré une vipère, comme le prétend Orphée?

« Phanes, dit-il, engendra de son flanc sacré un autre monstre, une vipère horrible à voir; sa tête était couverte de cheveux, sa figure d'une rare beauté, le reste du corps, depuis le haut du cou, représentait un dragon terrible. »

Qui se laissera persuader que ce même Phanes soit le premier-né des dieux (car c'est lui qui le premier s'échappa de l'œuf); qu'il ait eu la forme et le corps d'un dragon, et que Jupiter, pour échapper à sa poursuite, l'ait dévoré? Si ces dieux ne diffèrent en rien des bêtes les plus viles, il est bien évident qu'ils ne sont point des dieux, il existe une grande différence entre les choses matérielles et la nature divine. Pourquoi donc aller offrir nos hommages à des dieux qui ne sont pas nés autrement que les bêtes, qui ont une figure, une forme monstrueuse?

XXI. Si on se contentait de dire que ces dieux ont comme nous chair, sang, faculté de se reproduire; qu'ils ont nos passions ou nos maladies, telles que la colère, l'ardeur des desirs, je ne devrais pas leur épargner le ridicule et le sarcasme; car tout cela ne peut convenir à la Divinité; passe encore qu'ils

soient faits de chair, mais du moins qu'ils soient supérieurs à la colère, à la fureur; qu'on ne voie pas Minerve :

« Enflammée contre Jupiter son père, car elle était entrée dans une violente colère. »

Que Junon ne nous présente point un pareil spectacle :

« La fille de Saturne ne put contenir dans son cœur son ressentiment, mais elle parla. »

Que la douleur ne puisse les atteindre, et qu'on n'entende pas Jupiter s'écrier amèrement :

« O douleur ! Je vois fuir de mes propres yeux, autour des remparts, un guerrier qui m'est bien cher, et mon cœur en est brisé. »

Je dis même qu'il y a faiblesse, déraison dans l'homme, à se laisser vaincre par la colère et la douleur.

Que penser donc, quand je vois le père des hommes et des dieux pleurer son fils et le regretter en ces termes :

« Infortuné que je suis ! le cruel destin fait tomber Sarpédon, le plus cher de mes guerriers, sous les coups de Patrocle, fils de Ménétiade ? »

Que dirai-je, quand il ne peut, avec toutes ses lamentations, l'arracher à la mort :

« Sarpédon est fils de Jupiter, et son père lui-même ne vient point au secours de son fils ? »

Qui ne se récriera contre la folie de ces hommes qui viennent, sur la foi de pareilles fables, établir leur respect pour la Divinité, ou plutôt leur athéisme ? Encore une fois, que ces dieux aient un corps, si vous le voulez, mais que ce corps soit invulnérable, et que je n'entende pas Vénus, atteinte par le fer de Diomède, s'écrier :

« Le fils de Tydée, le superbe Diomède, m'a blessée. »

Que son cœur ne le soit point par le dieu Mars :

« Vénus, fille de Jupiter, dit Vulcain, me déshonore tous les jours, et elle aime le cruel Mars. »

Que Mars lui-même ne se plaigne point des coups de Diomède :

« Il a, dit-il, déchiré mon beau corps. »

Ce dieu terrible dans les combats, ce puissant auxiliaire de Jupiter contre les Titans, se trouve plus faible qu'un mortel :

« Mars brandissant sa lance, était comme un furieux. »

Taisez-vous donc, Homère ! Un Dieu ne connaît point la fureur ; et vous me vantez un dieu souillé de sang et fatal aux hommes.

« Mars, Mars, fléau des humains, souillé de meurtres. »

Vous me racontez son adultère et les chaînes dont il fut lié :

« Les deux amants gagnèrent leur couche et s'endormirent ;  
« mais les chaînes, fabriquées par la prudence de Vulcain,  
« les enveloppèrent bientôt de toutes parts, et ils ne pouvaient  
« se remuer en aucune manière. »

Quand donc les poètes cesseront-ils de se permettre, à l'égard de leurs dieux, tant de puérités sacrilèges ? Cœlus est mutilé, Saturne est chargé de fers et précipité dans le Tartare, les Titans se révoltent, le Styx meurt dans un combat ; vous le voyez, déjà même ils les font mortels. Ces dieux brûlent entr'eux d'un coupable amour, et même à l'égard des hommes.

« Vénus conçut Énée d'Anchise, sur le mont Ida ; quoique  
« déesse, elle s'unit à un mortel. »

Or, je vous le demande, n'est-ce pas là brûler d'amour ? N'est-ce pas avoir toutes nos faiblesses ? Mais s'ils sont dieux, doivent-ils sentir l'atteinte des passions ? Quand même un dieu, par une permission divine, revêtirait notre chair, serait-il pour cela esclave des passions humaines ? Écoutez cependant ce que dit Jupiter :

« Jamais ni femme ni déesse n'a embrasé mon âme d'un  
« tel feu, ni lorsque je fus épris d'amour pour l'épouse d'Ixion,  
« ni lorsque je brûlais pour la belle Danaé, fille d'Acrisius,  
« ni la fille du valeureux Phénix, ni Sémélé, ni Alcène de  
« Thèbes, ni Cérès ; reine à la belle chevelure ; ni l'illustre  
« Latone, ni toi-même, ne m'avez jamais inspiré tant d'ar-  
« deurs. »

Celui qui tient ce langage est créé et sujet à la corruption, n'a rien d'un dieu ; il en est même parmi ces dieux qui ont été les esclaves des hommes :

« O maison royale d'Admète, dit Apollon, où tout dieu que  
« j'étais j'ai partagé la table des moindres esclaves ! »

Il conduisit des troupeaux :

« Étant entré dans cette contrée, je fis paître les bœufs de  
« mon hôte, et je gardais sa maison. »

Ainsi donc Admète est au-dessus d'un dieu. Prophète dont  
on vante la sagesse, ô toi qui annonçais l'avenir ! non-seule-  
ment tu n'as pas prédit la mort d'Amasis, mais tu l'as tué de  
ta propre main :

« Je croyais, dit Eschille, que la céleste bouche d'Apollon  
« ne connaissait point le mensonge, qu'elle était la source de  
« la science où puisent les augures. »

C'est ainsi qu'Eschille se moque d'Apollon, comme d'un faux  
prophète ; il ajoute :

« Celui même qui chante, celui qui est présent au festin,  
« celui qui a dit ces choses, celui-là même, ô dieux ! a tué  
« mon fils. »

XXII. Mais, dira-t-on peut-être, ce sont là des fictions  
qui peuvent s'expliquer d'une manière allégorique, comme  
nous l'apprend Empédocle :

« Jupiter, dit-il, représente l'agilité du feu ; Junon et Plu-  
« ton, le principe vital ; et les larmes de Nestis, l'eau des  
« sources. »

Je veux bien que Jupiter soit le feu, Junon la terre, Plu-  
ton l'air, et Nestis l'eau ; tout cela constitue des éléments,  
mais ne fait pas des dieux : je n'admettrai donc pas comme  
Divinité ni Jupiter, ni Junon, ni Pluton ; car ils tirent leur  
être, leur existence, de la matière que Dieu lui-même a divisée :

« Le feu, l'eau, la terre, et l'air si bienfaisant, voilà les  
« éléments, il est un principe qui les rend amis et les unit. »

Cette union leur est si nécessaire, qu'il suffirait d'un mo-  
ment de désaccord pour les détruire et les confondre. Comment  
donc oser dire que ce sont là des dieux ? L'affinité commande,  
selon Empédocle, les éléments unis obéissent. Or, ce qui  
commande à l'empire d'attribuer la même vertu et la même  
puissance à l'être qui commande et à celui qui obéit, c'est



égaler, au mépris du bon sens, la matière changeante, périssable et corruptible, à Dieu, être incréé, éternel, et toujours semblable à lui-même.

Les stoïciens prétendent que Jupiter est le feu, Junon l'air, comme l'indique son nom, si on l'ajoute à lui-même, et Neptune l'eau. Il en est d'autres cependant qui interprètent différemment les noms de ces dieux; car les uns regardent Jupiter comme l'air, qui de sa nature est mâle et femelle tout à la fois; d'autres veulent qu'il soit cette saison de l'année qui ramène la sérénité; ils expliquent par là comment il échappa seul à la voracité de Saturne. Quant aux stoïciens, on peut argumenter ainsi avec eux: si vous reconnaissez un seul Dieu suprême, éternel, incréé; si vous dites qu'il existe autant de corps différents que la matière peut subir de changement, et que l'esprit de Dieu qui s'insinue dans la matière reçoit divers noms selon les divers changements qu'elle peut subir, il s'ensuit que chaque forme différente qu'elle aura revêtue sera le corps de Dieu. Or, puisque vous croyez que les éléments seront un jour consumés par le feu, il faudra aussi nécessairement que les noms donnés à ces diverses formes de matière périssent avec elles, et que l'esprit de Dieu survive seul. Peut-on regarder comme des dieux de pareils êtres qui sont, ainsi que la matière, sujets au changement et à la corruption? Et contre ceux qui prétendent que Saturne est le temps, et Rhéa, la terre; que celle-ci enfante et conçoit de Saturne, ce qui la fait regarder comme la mère commune, tandis que son époux engendre et dévore les enfants qu'il a engendrés; que la mutilation de ce dernier ne signifie autre chose que l'union de l'homme avec la femme, par laquelle la semence, comme détachée du corps de l'homme, passe dans le sein de la femme et y produit un homme auquel s'attache l'amour du plaisir, c'est-à-dire Vénus; que la fureur de Saturne contre ses enfants représente la succession du temps qui altère la constitution des êtres, soit animés, soit inanimés; et que ses fers et le Tartare sont le temps lui-même qui change et s'évanouit avec les saisons; contre ceux-là, dis-je, nous raisonnons de cette manière: si

Saturne est le temps, il est inconstant ; s'il n'est qu'une saison, il est aussi variable ; s'il est ténèbres, froid rigoureux, ou nature humide, tout cela passe ; tandis que Dieu est immortel, immuable, immobile. D'où je conclus que Saturne ni sa statue ne sont point dieu. Il en est de même de Jupiter, s'il est l'air engendré de Saturne, dont la partie mâle s'appelle Jupiter, et la partie femelle Junon (ce qui la fait regarder comme sa sœur et son épouse), il est nécessairement sujet au changement ; s'il est saison, il est variable. Or, Dieu ni ne change ni ne varie.

Mais à quoi bon vous fatiguer de plus longs détails, ne connaissez-vous pas mieux que moi tout ce qu'ont dit ces philosophes pour tout expliquer d'une manière allégorique, quels sont leurs sentiments sur la nature ou sur Minerve, qu'ils disent un esprit répandu partout ; ou sur Isis, qui, selon eux, désigne la nature du temps, de laquelle tout est sorti, et par qui tout existe ; ou sur Osiris, qui fut tué par Typhon, son frère, et dont Isis recueillit ses membres, auxquels elle éleva un tombeau qu'on appelle encore le tombeau d'Osiris ; ce qu'ils pensent enfin d'Orus, son fils ? Car tandis qu'ils s'agitent en tous sens pour trouver des analogies avec la matière, ils s'éloignent du Dieu que l'esprit seul peut connaître, et alors ils sont contraints de défier les éléments et leurs parties, donnant à chacune d'elles un nom différent ; ainsi ils appellent Osiris l'action de semer le blé (c'est pourquoi dans les mystères de ce Dieu, parce que ses membres furent retrouvés, et qu'il apprit l'art de cultiver la terre, on crie, dit-on, à Isis : Nous l'avons trouvé, nous nous félicitons) ; ils appellent le fruit de la vigne, Bacchus ; la vigne elle-même, Sémélé ; la chaleur du soleil, foudre. Or, je vous le demande, est-ce expliquer la nature divine, que de faire des dieux de tout ce qu'ils ont rêvé, et ne voient-ils pas que ce qu'ils allèguent pour la défense de leurs dieux ne fait que confirmer ce qu'on en dit ? Qu'est-ce qu'Europe et le taureau, le cygne et Lédà, ont de commun avec l'air et la terre, pour supposer cette union criminelle de Jupiter avec les créatures, ou bien

l'union de ces deux éléments? Ils n'ont donc aucune idée de la grandeur de Dieu. Et comme leur raison seule ne peut les élever jusqu'à lui, il ne trouve rien qui les mette en rapport avec le Ciel; ils se consomment en vain sur la matière : uniquement attachés à la terre, ils font des dieux de toutes les formes que prennent les éléments; ils agissent comme celui qui prendrait le navire qui le porte pour le pilote lui-même. Or, comme il est certain qu'un vaisseau, quand même il serait muni de tout ce qui lui est nécessaire, devient cependant inutile, s'il n'a un pilote pour le conduire, ainsi les éléments, quelque soit leur ordre et leur disposition, deviennent inutiles sans la providence de Dieu. Car le vaisseau ne naviguera point de lui-même, et les éléments ne pourront se mouvoir sans une main qui leur imprime le mouvement.

XXIII. Vous me demanderez sans doute, grands princes, car votre intelligence surpasse celle de tous les autres hommes, pourquoi ces simulacres, s'ils ne sont pas dieux, opèrent-ils certains prodiges? car il n'est pas possible que des statues sans mouvement et sans vie puissent rien faire par elles-mêmes, et sans un moteur quelconque?

Oui, il est vrai que certaines personnes racontent que dans tel endroit, dans telle ville, chez telle nation, ces dieux ont opéré je ne sais quels prodiges; cependant comme les uns en ont reçu du secours, et que d'autres s'en sont mal trouvés, les appellerons-nous dieux, quand ici ils exultent, et que là ils matraquent leurs suppliants. Mais nous avons examiné avec soin d'où vient cette vertu qu'on accorde à ces images, et quels sont les êtres qui agissent en elles, en se couvrant de leurs noms. Avant de vous faire connaître ces derniers, et de vous prouver qu'ils sont loin d'être des dieux, il est nécessaire de vous citer quelques autorités tirées de la philosophie elle-même : Thalès le premier, comme le rapportent ceux qui ont le mieux approfondi sa doctrine, reconnaît un dieu, des démons et des héros; et il pense que Dieu est l'âme du monde, que les démons sont des êtres purement spirituels, et les héros

les âmes de chaque homme ; ces héros sont bons ou mauvais , selon les qualités de leurs âmes. Platon ne dit rien des héros , mais il admet un Dieu incréé , des astres fixes ou errants , créés par l'éternel pour l'ornement des cieux , et des démons ; il ne s'explique pas sur ces derniers , il renvoie à ceux qui en ont déjà parlé. « Parler des démons , dit-il , faire connaître leur origine , c'est une œuvre au-dessus de mes forces. « Mais il faut s'en rapporter à ceux qui nous en ont entretenu « les premiers , aux descendants des dieux ; comme ils se sont « qualifiés eux-mêmes , ils doivent connaître leurs ancêtres. « On ne peut sans doute refuser de croire aux enfants des « dieux , quand même ils ne donneraient point de preuves satisfaisantes et infaillibles de ce qu'ils avancent , puisqu'ils « racontent les choses de famille , et que la loi ordonne de « leur soumettre sa foi. Pensons donc comme eux , et parlons de la génération des dieux , comme ils nous l'ont « eux-mêmes transmise. De la Terre et du Ciel , ont-ils « dit , naquirent l'Océan et Téthys : de ceux-ci , Phorcys , Saturne et Rhéa ; de ces derniers , Jupiter et Junon , « et tous les frères qu'on leur donne ; et ainsi des autres. »

Or , je vous le demande , pouvez-vous penser que le divin Platon , qui contempla l'esprit éternel et le Dieu que la raison , seule peut comprendre , le Dieu qui s'est fait connaître sous ses véritables attributs , c'est-à-dire comme étant l'Être , et l'Être qui ne change pas , l'Être source de tout bien , principe de toute vérité ; lui qui avait ainsi parlé de la première puissance , et qui avait dit comment toutes choses sont autour du roi qui a tout fait , comment tout est à cause de lui , comment il est lui-même la cause de tout , comment enfin il s'accommode à tous les êtres , second avec les seconds , troisième avec les troisièmes , pensez-vous , dis-je , que ce philosophe ait jugé au-dessus de ses forces de découvrir la vérité sur ces dieux nés des êtres qui tombent sous les sens , telles que le ciel et la terre ? Non , sans doute ; mais il comprenait fort bien que les dieux ne peuvent ni engendrer ni être engendrés , puisque les choses engendrées

ont nécessairement une fin ; il n'ignorait pas non plus comment il est difficile de détruire les préjugés du vulgaire une fois qu'il a adopté sans réflexion des fables absurdes. Voilà pourquoi il a dit qu'il était au-dessus de ses forces d'acquiescer quelque chose de positif et de raisonner sur la génération des autres dieux ou démons, puisqu'il ne pouvait ni dire ni penser que les dieux fussent engendrés.

Ces autres paroles de Platon : « Le grand roi du Ciel, Jupiter, poussant un char agile, s'avance le premier, disposant « et gouvernant toutes choses, tandis qu'une armée de dieux « et de démons vient après lui, » ne doivent pas s'entendre de Jupiter, fils de Saturne. Jupiter désigne le créateur de toutes choses : c'est ce que Platon lui-même nous apprend ; n'ayant pas d'autre nom pour qualifier l'Être souverain, il se servit du nom de Jupiter, qui n'est pas le nom propre de Dieu, mais le plus populaire et le plus intelligible ; car il n'est pas toujours facile de se faire comprendre quand on parle de Dieu. Cependant il employa l'épithète de Grand pour distinguer le vrai Jupiter du Jupiter terrestre, celui qui est incréé de celui qui est engendré et qui est postérieur à la terre et au ciel, postérieur aux Crétois eux-mêmes, qui l'arrachèrent à la cruauté de son père.

XXIV. Mais qu'est-il besoin, puisque vous savez tout ce qu'il est possible de savoir, de vous citer les sentiments des poètes et les autres opinions ? Ne puis-je pas dire en deux mots : Si les philosophes et les poètes ne reconnaissent point un seul Dieu, ils n'avoueraient pas les autres dieux jusqu'à dire qu'ils sont ou des démons, ou la matière, ou des hommes, et vous auriez un motif de nous persécuter : nous mettons une grande différence entre Dieu et la matière, entre la nature de l'un et la nature de l'autre ; car nous disons que Dieu, son Fils et le Saint-Esprit, ne sont, à raison de la vertu qui les unit, qu'un seul Dieu père, Fils et Saint-Esprit, parce que le Saint-Esprit n'est qu'un écoulement de l'un et de l'autre, comme la lumière vient du feu ; de même nous savons qu'il existe d'au-

tres puissances qui exercent leur empire autour de la matière et à l'aide de la matière, et qu'une de ces puissances est ennemie de Dieu : ce n'est pas qu'elle soit contraire à Dieu, comme la discorde l'est à l'union, selon Empédocle, ou la nuit au jour, ainsi que nous le voyons de nos yeux (car tout ce qui s'opposerait directement à Dieu serait à l'instant réduit au néant par la vertu et la toute-puissance de Dieu même); mais cette force dont nous parlons s'oppose au bien qui est de l'essence de Dieu, et ne fait qu'un avec lui, comme la couleur existe nécessairement avec le corps (non qu'elle soit une partie de lui-même, mais parce qu'elle en est une propriété essentielle et inhérente, comme le rouge est inhérent au feu et l'azur à l'air). C'est en ce sens qu'il est contraire au bien, cet esprit répandu autour de la matière et sorti des mains de Dieu, comme les autres anges, pour veiller sur la matière et ses différentes espèces; c'est à cette fin que Dieu avait créé les anges, dans le gouvernement du monde : sa Providence embrassait tout l'ensemble, et les anges s'occupaient de chacune des parties qui leur était assignée.

Les hommes jouissent du libre arbitre pour embrasser le vice ou la vertu (car vous ne récompenseriez pas les bons, vous ne puniriez pas les méchants, si le vice et la vertu n'étaient pas en leur pouvoir; et parmi les hommes que vous employez, les uns sont probes et les autres infidèles). Il en fut de même des anges : les uns usèrent bien de leur liberté, ils ne s'écartèrent point des devoirs qui leur avaient été prescrits et pour lesquels ils avaient été créés; d'autres, au contraire, abusèrent de cette même liberté qui tenait à leur nature, et de l'emploi que Dieu leur avait confié. Tels furent Satan, proposé à tout le monde matériel, et ceux des anges qui devaient l'aider dans cet emploi (vous le savez, nous n'avancions rien sans preuve, et nous ne faisons qu'exposer ce qu'ont publié les prophètes) : ces anges prévaricateurs, vaincus par l'attrait de la chair, concurent de l'amour pour les femmes, tandis que leur chef se montra négligent et pervers dans l'administration qui lui était confiée. De ces amours des

anges pour les femmes naquirent les géants dont les poètes ont aussi parlé; mais ne vous en étonnez pas, puisque la sagesse divine diffère autant de la sagesse du monde que la vérité diffère de la simple probabilité. Ainsi s'exprime le prince de la matière, parlant de lui-même :

« Nous avons l'art de mentir, et toujours d'une manière très-« vraisemblable. »

XXV. Ces anges qui, tombés du Ciel, sont répandus autour de l'air et de la terre, sans pouvoir désormais s'élever jusqu'au Ciel, de concert avec les âmes des géants, démons errants autour du monde, excitent, les uns, c'est-à-dire les démons, des mouvements conformes à leur nature et à leur constitution; les autres, c'est-à-dire les anges, les mêmes passions qu'ils éprouvèrent. Pour le prince du monde matériel, comme l'expérience le prouve, il exerce un empire qui s'oppose à la bonté de Dieu. Aussi Euripide s'est-il écrié :

« Une cruelle incertitude agite mon âme. Est-ce le hasard, « est-ce Dieu qui gouverne le monde? Contre toute espérance, « contre tout droit, je vois les uns sans foyers, dépouillés de « tout, tandis qu'un bonheur constant est le partage des au-  
« tres. »

Ces succès et ces revers, qui arrivent contre toute attente et toute justice, avaient jeté ce poète dans une telle incertitude qu'il ne savait plus à qui attribuer le gouvernement des choses de la terre. Et voilà pourquoi un autre poète s'est écrié :

« A cette vue, comment peut-on dire qu'il existe des dieux? « comment obéir aux lois?

Aussi Aristote, de son côté, ne craignit pas d'avancer que Dieu ne s'occupait point des choses qui se passent sous le Ciel. Cependant la providence éternelle de Dieu s'occupe indistinctement de chacun de nous.

« Qu'elle le veuille ou ne le veuille pas, la terre est forcée « de produire les plantes et de nourrir mon troupeau. »

Oui, cette Providence veille sur chaque homme, elle rend à chacun selon ses œuvres, et ce n'est pas ici une opinion, mais une vérité; chaque chose, selon sa nature, suit les lois de

l'éternelle raison. Mais parce que les démons, rivalisant d'efforts pour s'opposer à la sagesse de Dieu, excitent dans le monde ce trouble et ce désordre dont nous avons parlé, agitent les hommes de différentes manières, soit séparément ou tous ensemble, en particulier et en public, au dedans et au dehors, selon les rapports qui les unissent avec la matière et avec Dieu, quelques philosophes, dont l'autorité n'est point à dédaigner, ont pensé qu'aucun ordre ne présidait à cet univers, mais qu'il obéissait aux caprices d'un hasard aveugle. En cela, ils n'ont point vu qu'il n'est rien de désordonné ou d'abandonné au hasard dans l'administration du monde, mais qu'au contraire tout est conduit avec sagesse, et que rien ne s'écarte de l'ordre établi.

L'homme lui-même, si nous le considérons par rapport à son auteur, ne peut sortir de l'ordre que Dieu a prescrit pour la reproduction : la loi est une, et la même à l'égard de tous, soit pour la disposition des membres et la conformation du corps, elle ne change jamais ; soit pour le terme de la vie ; il est commun à tous les hommes, il leur faut tous mourir. Sous le rapport de la raison, il en est autrement : nous avons tous la faculté de raisonner, il est vrai, mais le prince du monde matériel et les démons, ses suppôts, agissent sur cette faculté en mille manières différentes.

XXVI. Voulez-vous donc connaître ceux qui entraînent les hommes aux pieds des idoles : ce sont les démons dont nous avons parlé, ils sont altérés du sang de leurs victimes et s'en repaissent ; ces dieux eux-mêmes, si agréables à la multitude, et dont les noms ont été imposés aux statues, que furent-ils autre chose que de simples mortels, comme le prouve leur histoire ? ou plutôt ne peut-on pas prouver par les œuvres que ce sont réellement des démons qui ont emprunté des noms d'hommes ? Les uns commandent la mutilation comme Rhéa ; d'autres, frappent et blessent comme Diane ; les habitants de la Taurique vont même jusqu'à égorger leurs hôtes.

Je ne parle pas de ceux qui se déchirent eux-mêmes avec des fouets ou des couteaux, et des différentes espèces de dé-



mons ; ce n'est point Dieu qui pousse à des actes contre nature.

« Si le démon, a dit un poète, prépare aux mortels quelque chose de funeste, il commence d'abord par altérer la raison. »

Mais Dieu, qui est souverainement bon, est toujours bien-faisant ; autres sont les êtres qui agissent par ces statues, autres ceux à qui on élève ces statues ; Troie et Paros vous en offrent une preuve incontestable : l'une possède les statues de Neryllinus, qui a vécu de notre temps, et l'autre conserve celles d'Alexandre et de Protée. Le tombeau et l'effigie d'Alexandre sont encore sur la place publique ; quant aux statues de Neryllinus, la plupart ne servent que d'ornement (si c'est là toute-fois un ornement pour une ville). Il en est une cependant à laquelle on attribue la vertu de rendre des oracles et de guérir les malades : aussi voit-on les habitants du lieu lui offrir des sacrifices, la couvrir d'or et la couronner de fleurs. Mais voyons ce qui concerne les statues d'Alexandre et de Protée : ce dernier, ainsi que vous le savez, s'élança lui-même dans les flammes près d'Olympie ; on dit que sa statue rend encore des oracles ; quant à celles d'Alexandre, dont un poète a dit :

« Malheureux Pâris, d'une beauté si rare et d'une fureur si effrénée pour les femmes ! »

on leur consacre, comme à un Dieu favorable, des jours de fêtes, on leur offre des sacrifices dont l'état fait les frais. Or, je vous le demande, est-ce donc Neryllinus, Protée et Alexandre qui agissent dans ces statues, ou bien est-ce la nature de la matière dont elles sont faites ? Mais la matière n'est autre chose que de l'airain. Or, que peut par lui-même un vil métal auquel il est si facile de faire prendre une autre forme, comme fit Amasis qui, selon Hérodote, convertit un Dieu en un bassin ? et que peuvent faire de mieux pour les malades et Neryllinus, et Protée, et Alexandre ? Chose particulière, la statue de Neryllinus opérait de son vivant, et lorsqu'il était malade, les prodiges qu'elle fait aujourd'hui, c'est-à-dire qu'elle guérissait les malades ; que ne le guérissait-elle lui-même ?

XXVII. Dès lors que faut-il penser des effets attribués aux sta-

tues? L'âme, transportée hors d'elle-même par je ne sais quels mouvements fantastiques, se crée des images qui viennent en partie des objets sensibles et en partie d'elle-même. Elle est surtout la dupe de ces folles imaginations lorsqu'elle s'unit et s'identifie, pour ainsi dire, avec le prince de la matière; elle oublie les choses célestes et leur auteur pour s'arrêter aux choses d'en bas, et devient chair et sang, au lieu de rester ce qu'elle est, un pur esprit. Ces mouvements fantastiques et désordonnés; une fois imprimés à l'âme, enfantent des visions qui ressemblent à toutes ces folies qu'on nous débite sur les statues.

Et lorsqu'une âme tendre et flexible, sans expérience, privée de l'aliment d'une doctrine forte, et dès lors inhabile à contempler la vérité, le Dieu père et créateur de toutes choses, est une fois imbue de fausses opinions, que fait le démon qui règne sur le monde matériel, qui aime l'odeur et le sang des victimes, et séduit les hommes à la faveur de ces mouvements dont l'impression égare l'esprit du vulgaire? il le subjuge au point de lui faire croire que ces visions viennent des statues et des simulacres; et si l'âme par elle-même, puisqu'elle est immortelle, fait des actes raisonnables, soit en prédisant l'avenir, soit en opérant quelques guérisons, le démon revendique cette gloire.

XXVIII. Maintenant disons un mot sur les noms des dieux, comme nous l'avons promis. Hérodote et Alexandre, fils de Philippe, dans une lettre à sa mère (car l'un et l'autre eurent, dit-on, des entretiens avec les prêtres d'Héliopolis, de Memphis et de Thèbes), rapportent qu'ils tenaient de ces prêtres que leurs dieux avaient été des hommes. Voici comment parle Hérodote : « Ils disaient que ceux dont ils nous montraient les  
« effigies avaient réellement existé avec les mêmes formes hu-  
« maines sous lesquelles ils étaient représentés, et qu'ils n'étaient  
« rien moins que des dieux ; mais ils ajoutaient qu'avant eux  
« des divinités avaient régné sur l'Égypte, sans avoir rien  
« de commun avec ces hommes ; que toujours un d'entre eux  
« avait eu le souverain pouvoir ; que le dernier qui régna  
« sur cette contrée, après avoir détrôné Typhon, fut Orus ,

« fils d'Osiris. Or, Orus est appelé Apollon par les Grecs, et « le nom d'Osiris, dans leur langue, signifie Bacchus. » D'où il suit que tous les autres rois d'Égypte et le dernier furent de simples mortels, et que leurs noms ont été transportés de l'Égypte dans la Grèce, selon Hérodote, qui atteste « qu'Apollon et Diane étaient fils de Denys et d'Isis, et que Latone « fut leur nourrice et leur gardienne. »

Ainsi donc les Égyptiens ont fait des dieux de leurs premiers rois et de leurs femmes, soit par ignorance du vrai Dieu, soit par reconnaissance pour la sagesse de leur gouvernement. « Tous les Égyptiens, continue Hérodote, leur sacrifient des bœufs sans tache et de jeunes taureaux ; mais il est « défendu de leur immoler des genisses, parce qu'elles sont consacrées à Isis, dont la statue a la forme d'une femme avec « des cornes de bœuf, comme les Grecs représentent Io. » Or, je vous le demande, pouvez-vous trouver des témoins plus croyables que ceux qui ont reçu de leurs pères, par ordre de succession, non-seulement le sacerdoce, mais encore le dépôt de l'histoire ? Est-il vraisemblable que les ministres des temples, qui honoraient avec tant de piété les statues, aient déclaré si formellement que leurs dieux n'avaient été que de simples mortels, si la vérité ne leur avait arraché cet aveu ? Sans doute Hérodote n'inspirerait pas plus de confiance qu'un conteur de fables s'il était le seul à dire que les dieux sont désignés comme des hommes dans l'histoire des Égyptiens, lorsqu'il ajoute à ce que nous venons de dire ces autres paroles : « Je vous dirai sur les dieux ce que j'ai appris avec déplaisir ; « je n'ai pu recueillir que de vains noms. »

Mais puisque la même chose est confirmée par Alexandre et par Mercure, surnommé Trimégiste, et allié avec la race éternelle des dieux, ainsi que par une foule d'autres que je ne nomme point, il ne reste plus aucun motif de douter que c'est leur titre de rois qui valut à ces hommes les honneurs divins. Les savants d'Égypte viennent encore à l'appui de cette vérité ; car tout en déifiant l'air, la terre, le soleil et la lune, ils pensent que les autres dieux étaient de simples mortels,

et que leurs temples ne sont autre chose que leurs tombeaux. C'est aussi ce que nous apprend Apollodore dans son Livre des Dieux. Bien plus, Hérodote lui-même qualifie de mystères les passions de ces prétendues divinités : « J'ai déjà dit que dans la « ville de Busiris on célèbre une fête en l'honneur d'Isis. Après « le sacrifice, plusieurs milliers d'assistants, hommes et femmes, « par couples séparés, se frappent ; mais il m'est défendu de « dire comment. » Or, je vous le demande, si ce sont là des dieux, ils sont immortels, et par conséquent à l'abri de toutes nos faiblesses. Mais si on se frappe en célébrant leurs mystères, ainsi que je viens de le dire, et si leurs passions font partie de ces mystères, que sont-ils autre chose que de simples mortels, comme l'atteste encore Hérodote ? « Celui dont je n'ose ici « rappeler le nom a son tombeau dans la ville de Saïs, dans le « temple de Minerve ; là, sont deux grands obélisques, contigus « aux murs du temple, et tout près se trouve un bassin de « pierre parfaitement travaillé, qui me paraît être aussi grand « que le lac de Délos, appelé Trochoïde. Là encore on voit quelques effigies représentant les passions de ce dieu, lesquelles « sont appelées par les Égyptiens des mystères nocturnes. » Ainsi, l'on montre non-seulement le tombeau d'Osiris, mais aussi la manière dont il est construit.

Écoutez encore le même auteur : « Quand vous apportez, « dit-il, un cadavre aux hommes chargés d'embaumer les « corps, ceux-ci vous montrent des portraits en bois représentant ces anciens morts ; parmi ces portraits il s'en trouve « un parfaitement dessiné, mais il ne m'est pas permis, je crois, « de prononcer ici le nom du personnage qu'il représente. »

XXIX. Que dirai-je ? Chez les Grecs eux-mêmes, ne voit-on pas les poètes et les historiens les plus graves porter le même témoignage ? C'est ainsi qu'Homère a parlé d'Hercule :

« Le malheureux ne respecta ni la colère des dieux, ni la « table de son hôte ; il tua Iphitus lui-même. »

Faut-il s'étonner après cela de voir ce même Hercule furieux se brûler au milieu des flammes d'un bûcher. Hésiode parle en ces termes d'Esculape :